

# JEAN PAUL RIOPELLE

Montréal, Québec, 1923 - Isle-aux-Grues, Québec, 2002

## *Été indien*

Œuvre réalisée à Paris (France) en 1969

Lithographie, 149,2 x 114,7 cm

Musée d'art de Joliette, don du Dr Jacques Toupin



## Les contextes d'existence de Riopelle

Même si Jean Paul Riopelle est surtout connu pour ses toiles abstraites, l'exposition réunit un choix de ses collages dans le but de constituer un corpus ayant comme principal médium l'assemblage de matières variées. Ces collages, dont chaque couche peut être vue comme un fragment de la mémoire de Riopelle, sont présentés en guise de préface à des œuvres stratifiées créées par des artistes qui recourent à la collecte et à l'assemblage de souvenirs matériels puisés dans des contextes variés. Riopelle était-il un voyageur, un sujet mobile, un migrant? La question reste ouverte. Il était artiste, à la recherche d'un contexte dont il pourrait s'imprégner et qui offrirait un point d'ancrage à sa carrière. Né à Montréal, où il a passé sa jeunesse, Riopelle a été inspiré par nombre des lieux où il s'est ancré, dont New York et Paris, Vétheuil et Saint-Cyr-en-Arthies, sans oublier son Québec natal. S'il a fini par se poser à L'Isle-aux-Grues, au Québec, où il a passé la dernière partie de sa vie, Riopelle conservera un attachement profond envers la France, où il aura vécu pendant quelque quarante ans.

# JEAN PAUL RIOPELLE

Montréal, Québec, 1923 - Isle-aux-Grues, Québec, 2002

## Panneaux pour *Le Paravent*

Œuvre réalisée à Paris (France) en 1969

Lithographie sur soie, 161,3 x 301,5 cm

Collection Marc K. Bellemare



# JEAN PAUL RIOPELLE

Montréal, Québec, 1923 - Isle-aux-Grues, Québec, 2002

## *Entre la rivière*

Œuvre réalisée à Vanves (France) en 1967

Litho-collage, 195,6 x 129,6 cm

Prêt de la Galerie Alexandre Motulsky-Falardeau



# JEAN PAUL RIOPELLE

Montréal, Québec, 1923 - Isle-aux-Grues, Québec, 2002

## *Sans titre*

Œuvre réalisée à Vanves (France) en 1967

Litho-collage marouflé sur toile, 130 x 162 cm

Collection particulière



# JEAN PAUL RIOPELLE

Montréal, Québec, 1923 - Isle-aux-Grues, Québec, 2002

## *Sur les hauts tréteaux*

Œuvre réalisée à Vanves (France) en 1967

Collage sur papier monté sur lin, 164,4 x 129,5 cm

Collection Marc Bellemare



# DALA NASSER

Tyr, Liban, 1990

## *Red in Tooth*, 2020-2022

[Crocs ensanglantés]

Tissu trouvé, cendre, charbon, eau de pluie, enterrés de deux semaines à trois mois, 200 × 150 cm et 194,5 x 164 cm

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de Deborah Schamoni

Née au Liban-Sud, Dala Nasser vit aujourd'hui à Beyrouth. Tout au long de sa carrière, elle a conçu des procédés visant à rendre visibles, même si de manière abstraite, les strates historiques et culturelles qui marquent les interactions, sur le territoire qui l'a vu naître et grandir, entre populations, nature et architecture. Se définissant comme une artiste investie dans une démarche d'exploration des matériaux, elle recourt à l'abstraction pour créer des formes nouvelles à partir d'images existantes. Nasser s'intéresse aux enchevêtrements humains et non humains au cœur de conditions environnementales, historiques et politiques en constante dégradation résultant des pratiques d'extraction et de générations d'effacement colonial.

Les œuvres composant *Red in Tooth* [Crocs ensanglantés] associent des images en mouvement et des gestes concrets destinés à cartographier le territoire, à en témoigner et à le ressentir. Elles tracent le cours de la rivière Wazzani qui coule du Sud-Liban jusqu'en Palestine occupée, contexte dans lequel Nasser a vu le jour. Au cours de cette traversée éclatée, l'artiste se voit obligée d'abandonner les infrastructures routières du pays, bâties de manière à ce qu'on ne s'écarte pas du chemin, afin d'être capable d'arpenter le sol, sa couleur et son odeur, de suivre le clapotis de l'eau et les animaux, autres habitants du territoire, à travers les vastes terrains vierges du Sud-Liban conduisant à cette rivière qui défie toute frontière. Seules quelques familles vivant dans la région immédiate – et dans des conditions difficiles – peuvent accéder partiellement à cette zone frontalière où les ressources naturelles soutiennent la vie sauvage.

Porter témoignage, face à une situation en constante évolution, de la violence lente, de la dépossession et d'autres pratiques coloniales est une épreuve (presque) impossible à surmonter. L'entêtement de Nasser à se laisser guider, dans sa recherche de nouveaux imaginaires sociaux et politiques, par d'autres signifiants présents dans l'environnement, amène une interrogation : dans quelle mesure tenons-nous compte des savoirs écologiques non humains? Comment recalibrer notre rapport au territoire, à sa faune et à sa flore et aux autres êtres vivants qui l'habitent afin de prêter l'oreille à leurs témoignages inexprimés? Qu'ont-ils à nous apprendre qui nous aidera à naviguer les failles des structures coloniales rigides – aussi bien matérielles qu'inscrites dans la mémoire collective (les souvenirs), l'histoire (les récits personnels) et les archives?

# DALA NASSER

Tyr, Liban, 1990

## *Red in Tooth*, 2020-2022

[Crocs ensanglantés]

Vidéo, 21 min 30 s

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de Deborah Schamoni

### Générique :

Dala Nasser : réalisation

Jad Youssef : photographie et montage

Mhamad Safa : ingénieur du son

Jawad Al Amine : guide et piège photographique

Sabine Saba : animation

Toni Geitani : équipement

Marina Tebecherani : correction des couleurs

Rayyan Abdelkhalek : traduction

Leen Charafeddine : conception des titres



# SILVIA ROSI

Scandiano, Italie, 1992

## ABC VLISCO 14/0017, 2022

Impression à jet d'encre sur papier de coton, 102 x 102 cm  
Copie d'exposition

## ABC VLISCO 7100/41, 2022

Impression à jet d'encre sur papier de coton, 102 x 102 cm  
Copie d'exposition

Œuvres tirées de la série *Teacher Don't Teach Me Nonsense*  
[Maître, ne m'enseigne pas n'importe quoi]

Propriété de l'artiste

Produite avec le soutien de la fondation MAXXI et de BVLGARI

Vlisco est le nom d'une société textile néerlandaise qui fabrique depuis 1846 des tissus inspirés par l'Afrique. Dans son site web, l'entreprise vante sa capacité à intégrer les récits personnels des créateurs de motifs, qu'elle qualifie d'unique; elle envisage ouvertement la possibilité de créer en ligne une collection publique qui présenterait ses produits et le contexte de leur création. Née en Italie de parents togolais et établie à Londres, Silvia Rosi utilise les tissus de Vlisco en guise d'arrière-plan (ou « contexte ») sur lequel sont apposées des photographies de sa série *Teacher Don't Teach Me Nonsense* [Maître, ne m'enseigne pas n'importe quoi], lesquelles retracent son histoire familiale tout en puisant dans son héritage togolais et la notion des origines. Rosi avait exploré cette même thématique dans une œuvre précédente intitulée *Encounter* [Rencontre], où elle s'était prise en photo dans le rôle de sa mère et de son père, tout en relatant leur expérience de migration du Togo vers l'Italie.

Les photos présentées au MAJ montrent l'artiste immergée dans un décor entièrement recouvert de tissus Vlisco – les modèles 14/0017 et 7100/41 pour être exact, qui donnent leurs titres aux œuvres. Un choix qui met de l'avant son propre point de vue à propos de son histoire familiale. À l'instar de l'entreprise néerlandaise, que les récits derrière les tissus ne concernent qu'indirectement, Rosi n'entretient qu'un rapport indirect avec les histoires familiales qui font pourtant partie de son identité profonde. Même si elle s'en est détournée en déménageant à Londres pour étudier, vivre et forger sa propre histoire, elle semble n'avoir d'autre choix que d'y revenir et de tenir compte de leur incidence sur sa propre vie.

# SAMARA SALLAM

Damas, Syrie, 1991

## *Floating Burial*, 2019

[Sépulture flottante]

Bois et cuir, 62 x 170 cm, copie d'exposition

Propriété de l'artiste

*Floating Burial* [Sépulture flottante] prend la forme d'une sépulture mobile destinée aux apatrides ou « aux personnes qui n'ont trouvé de chez soi nulle part », pour reprendre les mots de l'artiste. Palestinienne apatride, née à Damas en 1991, Samara Sallam a étudié en arts visuels, en journalisme et en hypnothérapie. Au cours de sa vie et de sa carrière, elle a exploré différentes formes d'expression, dont le cinéma, la performance, l'herboristerie et le codage, cherchant à traduire la réalité du déracinement, la violence de l'exclusion politique et la poésie qui naît de l'observation et de la jouissance de la vie malgré sa négation.

*Floating Burial* traite, avec sarcasme et une pointe d'ironie, d'une réalité des plus tragiques, soit le fait de mourir apatride, loin de sa famille et sans reconnaissance politique du droit à la sépulture. Conçu comme un dispositif portatif aux dimensions de l'artiste, l'objet est fait d'une seule pièce de bois tailladée au laser évoquant un corps meurtri au terme d'un long périple; souple et léger, il peut flotter. Un feuillet l'accompagne qui explique comment mourir en solo près d'un plan d'eau et se détendre durant l'ultime voyage. L'eau en tant qu'élément spirituel est une thématique récurrente chez Samara Sallam; ici, elle a pour fonction de contenir les rêves, un moyen de panser ses blessures et de trouver enfin la paix. Même s'il peut arracher un sourire, ce mode d'emploi crée aussi un malaise, car il nous fait saisir avec acuité la situation à laquelle font face aujourd'hui un grand nombre d'apatrides privés de passeport ou de nationalité. L'œuvre nous rappelle que les droits fondamentaux devraient être garantis quel que soit le contexte, aussi difficile à reconnaître et à inscrire dans les lois que cela puisse paraître.

Une sépulture sur mesure!

Attention, elle doit vous accompagner où que vous alliez.

Vous êtes responsable de vos derniers instants.

Vous êtes apatride? Ou avez le sentiment de n'être chez vous nulle part? Nous vous conseillons de transporter votre cercueil à la façon d'un sac à dos.

Aux heures difficiles, nous savons que vous mourrez seul!

Il faut donc être prêt.

Mode d'emploi :

1. Au moment où vous sentez votre heure venue, rendez-vous à l'étendue d'eau la plus proche de chez vous. Si vous êtes au Danemark, pas de souci, de l'eau, il y en a partout.
2. Déchargez-vous de votre cercueil et déposez-le sur un sol ferme. Vous aurez plus de facilité à le dérouler si vous faites glisser les courroies vers l'extérieur.
3. On peut être nu ou habillé des pieds à la tête, c'est au choix. Qui s'en souciera, n'est-ce pas? Le bon plan, c'est de se jeter à l'eau, de dérouler le cercueil et de s'étendre dessus.
4. Éloignez-vous ensuite le plus loin possible du rivage, loin de la terre, des pays, des identités, de la suprématie blanche merdique. Laissez-vous dériver et trouvez enfin le repos au seuil de votre dernier voyage.

Traduction de la description de l'œuvre *Floating Burial* [Sépulture flottante].

# LINDA LAMIGNAN

Stavanger, Norvège, 1988

## ***THOSE WHO DO NOT TRAVEL NEVER ARRIVE: I DID NOT COME ALONE, 2021***

[Les personnes qui ne voyagent pas n'arrivent jamais  
à destination : je ne suis pas venue seule]

Vidéo HD, 11 min 4 s

Création parlée de Noella Birisawa, paysages 3D de Kristoffer Amundsen,  
musique composée en collaboration avec Xenia Xanamek et Djavan Jami

Créée avec le soutien de l'organisme Norsk Kulturåd, l'œuvre a été présentée  
dans le cadre de l'exposition anniversaire *100 YEARS OF CONVIVIALITY* de la  
Kunstnernes Hus (Oslo).

Propriété de l'artiste

# LINDA LAMIGNAN

Stavanger, Norvège, 1988

## **THOSE WHO DO NOT TRAVEL NEVER ARRIVE: TOGETHER WE ARRIVED TO THE SHORE, 2023**

[Les personnes qui ne voyagent pas n'arrivent jamais  
à destination : ensemble nous avons atteint la rive]

Huit sculptures, cire de pétrole pigmentée et lumières LED

Propriété de l'artiste

Linda Lamignan s'identifie comme personne non genrée. L'artiste a vu le jour en Norvège au sein d'une famille nigériane et vit aujourd'hui au Danemark. Sa pratique englobe la sculpture, la performance, le film, le son et l'écriture, ainsi que la composition et l'interprétation de textes chantés. Ses œuvres, qui traitent de la transplantation hors de leur lieu d'origine dont font souvent l'objet des êtres humains, des plantes, des fruits et des matières inorganiques, se déploient sur plusieurs chapitres composant un ensemble plus large, dont le titre est emprunté à un poème, à une parole de chanson ou à un livre.

La vidéo présentée au MAJ appartient à un corpus dont le titre provient d'une chanson composée par Lamignan qui renferme une citation tirée du poème *Travel*, de Chenjerai Hove, poète zimbabwéen rencontré en Norvège; toute la série est inspirée de son recueil *Blind Moon*. La poésie de Hove compare le voyage à destination d'un lieu comme un parcours physique et spirituel qui amène un individu à se façonner une identité, à changer de forme et à atteindre un nouvel état d'esprit et de conscience. Lamignan recourt souvent à l'esthétique afrofuturiste dans le but de critiquer le présent et d'imaginer un avenir différent, ce qui donne lieu à une expérience immersive au cours de laquelle des récits personnels sont chantés, représentés et interprétés de manière à en souligner l'universalité.

L'installation vidéo comprend aussi de petites lampes sculpturales en forme de calebasse, aussi connue sous le nom de « courge bouteille », un fruit ayant peut-être été transporté, au cours des migrations humaines des siècles derniers, de l'Asie à l'Afrique, à l'Europe et aux Amériques, ou par les coques contenant les graines du fruit, qui auraient flotté d'un océan à l'autre. Lorsqu'elle n'est pas consommée comme légume, la calebasse est récoltée à maturité puis séchée pour en faire un ustensile, un contenant ou un instrument de musique. Lamignan compare les voyageurs humains à des Calebasses, en ce sens que tous deux se transforment au gré des lieux, prévus ou imprévus, où ils atterrissent, acquérant ce faisant une forme ou une fonction nouvelle, un usage ou un contenu nouveau.

# JEAN PAUL RIOPELLE

Montréal, Québec, 1923 - Isle-aux-Grues, Québec, 2002

## *Lumière traversant la vie*

Œuvre réalisée à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson (Canada) en 1976

Encre sur papier marouflé sur toile  
Triptyque, 100 x 74,5 cm chacune

Musée d'art de Joliette, don de Roland Dubeau



# JEAN PAUL RIOPELLE

Montréal, Québec, 1923 - Isle-aux-Grues, Québec, 2002

## *Sucker Hole à Matagami*

Œuvre réalisée à Saint-Cyr-en-Arthies (France) vers 1973

Huile sur toile, 89,7 x 130,8 cm

Musée d'art de Joliette, don de Paul Ivanier



# Un lieu de mémoire : Contextes d'existence

Jane Jin Kaisen

Née en 1980 à Jeju, en République de Corée, Jane Jin Kaisen a émigré au Danemark à un jeune âge; elle partage aujourd'hui son temps entre Copenhague et Berlin. Sa pratique artistique se nourrit d'une phase de recherche longue et détaillée qui va de l'exploration d'archives et de textes littéraires à sa propre collecte d'images et de sons. Kaisen s'intéresse aux rites en tant que source où s'abreuve la mémoire collective et individuelle et se croisent les histoires oubliées et la grande histoire de la Corée, marquée par la guerre, la migration et les conflits frontaliers. Son installation filmique *Community of Parting* [Communauté de la séparation], présentée à la Biennale de Venise de 2019 dans le pavillon de la Corée du Sud, met en jeu le passé et le présent, l'éternel et le temporel. Il s'agit d'une œuvre stratifiée, performative et à voix multiples, qui reprend le mythe ancien de la princesse Bari. Kaisen renoue ainsi avec le chamanisme coréen, pour en faire une éthique et une esthétique de la mémoire et de la reconnaissance mutuelle à travers le temps et l'espace.

Enraciné dans les contes, le mythe de Bari (une enfant née fille abandonnée à la naissance) s'incarne dans les chamanes. Il évoque le destin des nombreuses femmes coréennes dépouillées de leur identité et de leur droit à la vie en raison de leur sexe. Dans le récit, la princesse regagne la faveur de sa communauté en ramenant des défunts à la vie et se voit offrir la moitié du royaume. Elle refuse toutefois d'adhérer aux frontières humaines et décide d'endosser le rôle de déesse médiatrice au seuil de la vie et de la mort. Kaisen conçoit le mythe de Bari comme un récit initial sur la transgression des genres, qui transcende la logique de la division et facilite l'expérience de l'altérité et de la perte.

La légende de l'enfant abandonnée devient ainsi un conte raconté à plusieurs voix sur l'expérience genrée de la migration, de la marginalisation et de la résilience. Œuvre intersubjective et éminemment personnelle, *Community of Parting*, prend vie dans un processus de dissolution, de renaissance et de devenir : elle nous fait entrevoir d'autres modes de pensée et de relation à autrui, y compris avec la nature et les formes de vie autres.

L'œuvre de Jane Jin Kaisen est présentée dans le cadre de l'exposition de groupe Un lieu de mémoire : Contextes d'existence, qui commence au premier étage dans la salle EBI.



# JANE JIN KAISEN

Jeju, Corée du Sud, 1980

*Invocation*, 2019

Vidéo, 2 min 57 s

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Martin Asbæk Gallery

# JANE JIN KAISEN

Jeju, Corée du Sud, 1980

## *Community Of Parting, 2019*

[Communauté de la séparation]

Vidéo, 75 min 35 s

Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Martin Asbæk Gallery